

REVUE DE PRESSE

LA MAISON



DU 9 AU 12 NOVEMBRE 2011

*UNE PRODUCTION DE PIRATA THÉÂTRE
EN PARTENARIAT AVEC L'ORGANISME PASSAGES
EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER*

TEXTE : COLLECTIF DES PARTICIPANTES DES ATELIERS DE L'ORGANISME PASSAGES ET DE MICHELLE PARENT, LIBREMENT INSPIRÉ DU ROMAN *OCÉAN MER* D'ALESSANDRO BARICCO

MISE EN SCÈNE ET ACCOMPAGNEMENT : MICHELLE PARENT

ASSISTANCE MISE EN SCÈNE : MIREILLE CARMIER

INTERPRÉTATION : SIX JEUNES FEMMES DE PASSAGES AINSI QU'ANNIE VALIN, CATHERINE CÉDILOT, LEÏLA THIBEAULT-LOUCHEM, MIREILLE CARMIER ET VÉRONIQUE PASCAL

DÉCORS : JULIE-ANGE BRETON

ACCESOIRES : JULIE-ANGE BRETON, MONICA MANDUJANO ET LES FEMMES DE PASSAGES

ÉCLAIRAGE ET DIRECTION TECHNIQUE : RENAUD PETTIGREW

VIDÉOS : FRÉDÉRIC ST-HILLAIRE



Ressource d'hébergement
et d'insertion
pour jeunes femmes
en difficulté



LA MAISON À LA SALLE FRED-BARRY

18 novembre 2011

Marie-Paule Grimaldi

Certains recherchent un art qui soit plus engagé sans s'adresser uniquement à une élite, un art qui puise son action à même les problématiques vécues par sa société, et des initiatives d'art et communauté telle que la pièce *La Maison* présentée dernièrement à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier y répondent tout à fait.



Ailleurs dans les médias, on a beaucoup souligné le processus entourant cette création de la compagnie Pirata Théâtre qui a collaboré avec des participantes des ateliers de théâtre de Passages, organisme offrant des ressources d'hébergement et d'insertion aux jeunes femmes en difficulté. Mais qu'en est-il du résultat artistique?

La Maison est basée sur le roman *Océan Mer* d'Alessandro Baricco, qui a offert des schémas dramatiques à une création collective originale. On retrouve la maison de naufragés et les gardiens qui l'habitent, des personnages en sont issus (la peintre, la femme au scaphandre, la femme très belle, par exemple), et cette même place faite à l'histoire de chacun.

Mais les jeunes femmes ayant participées à la création (plus de 20) se sont approprié le cadre pour y insérer leur propre expérience et y laisser leur trace. La maison cette fois n'est composée que de femmes, et de la mer, une fausse mer faite d'artifices, une mer fabriquée.

Nous plongeant plus dans une série de tableaux que dans une histoire structurée, l'ambiance est toute en étrangeté, décalage, absurdité, et ce que la production peut comporter d'imparfait en comparaison aux critères habituels de performance (accessoires bricolés et comédiennes non-professionnelles par exemple) nourrit le sentiment de folie et de douleur feutrées. Le texte final, un collage resserré par la metteure en scène et initiatrice du projet Michelle Parent, est brillant, drôle, aussi sensible que dynamique.

Sur scène, elles sont cinq comédiennes non-professionnelles et cinq comédiennes professionnelles qui se partagent également les rôles principaux et ceux silencieux – mais ô combien poétiques. On voit bien sûr une différence au niveau technique (texte, voix et diction), mais en ce qui concerne la présence, l'intensité et la vérité des personnages, on ne peut les distinguer. Elles livrent toute une interprétation dédiée et assumée, et nous font vivre de petits moments de grâce, par exemple lorsque l'une d'elle, réellement à quelques jours d'accoucher, traversait la scène sans un mot, un soleil dessinée sur son ventre, alors que les autres la regardaient passer dans la nuit avec sa lumière.

La mise en scène aurait pu gagner en rythme, malgré la courte heure de représentation, et sait tout de même enchaîner les tableaux avant que l'action ne tombe à plat. La scénographie est juste et les vidéos utilisées réussies, mais c'est surtout les accessoires, ingénieux et utilisés à point qui ravissent.

Des mouettes en bas de laine sur un manche à balais, des méduses en parapluies recouvert d'une gaze, des vagues de tissus, des soleils en carton et des paquebots qui ne tiennent qu'au klaxon. Ces petites touches appuient parfaitement le propos autour des faux-semblants, des peurs, du besoin d'aller mieux, des problématiques d'errance et de folie qui sont abordées entre autres dans la pièce.

Sans être parfaite, *La Maison* est une pièce marquante, qui a su relever le défi d'une première production en salle pour Pirata Théâtre (qui a signé deux autres créations hors institution théâtrale auparavant), et qui a participé au défrichage de nouveaux horizons culturels.

Les enjeux soulevés par ce type de projet sont nombreux, autant dans la sphère sociale qu'il tente de mettre en lumière que dans la démarche artistique qui tente de s'élaborer autour de personnes qui ne sont pas toutes des artistes au départ mais qui entre de plain-pied dans un processus artistique. Et qui ont surtout beaucoup de choses à nous dire, et qui participent à des œuvres divertissantes, touchantes, transformantes, expérimentales... Que demande-t-on de plus à l'art? Peut-être de faire plus de place à des créations comme *La Maison*.

Le lundi 14 novembre 2011

Du 9 au 12 novembre 2011

La maison

Texte : Collectif des participantes des ateliers de l'organisme Passages et de Michelle Parent, librement inspiré du roman Océan Mer d'Alessandro Baricco.

Mise en scène et accompagnement : Michelle Parent assistée de Mireille Camier
Avec Annie Valin, Catherine Cédilot, Leïla Thibeault-Louchem, Mireille Camier et Véronique Pascal et six participantes des ateliers d'insertion de la Maison Passages



Il y a cette femme au cœur brisé, cette autre trop faible pour vivre et trop forte pour mourir, cette artiste en perte d'inspiration, celle qui est seule au monde et enfin celle dont les 9502 prières n'ont jamais été entendues. Squattant un appartement sans fenêtre, elles font de la mer, un placebo qui pourrait les sauver ou les noyer une fois pour toutes. Qu'est-ce qu'on attend et qui ne vient pas? Qu'est-ce qui vient quand on ne l'attend pas? Qu'est-ce qui a ses calmes et ses ressacs? Qu'est-ce qui ne finit nulle part? La mer. Ou la douleur. Courageuses et naïves, elles tentent d'apprivoiser le néant, d'en ébaucher les limites, de le peupler de rêves et de désirs. Elles attendent le salut ultime sur un rivage bricolé, enrôlées dans la mécanique des marées, des jours, des nuits et du vent du large. Ce quotidien inventé et suspendu aurait pu rester ainsi pour toujours... mais voilà qu'un intrus se présente à la porte, puis un autre... Et la Maison se met à tanguer.

Pour 4 soirs seulement à la Salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier, Pirata Théâtre et Passages présentent La Maison, en codiffusion avec de TDP. Une magnifique aventure qui unit des professionnels du théâtre à des femmes ayant connu l'itinérance et la marginalisation. Avec pour point de départ le roman Océan Mer d'Alessandro Baricco, cette création a été écrite en collaboration avec des femmes qui touchent au théâtre pour la première fois et qui livrent un vibrant témoignage sur l'attente du salut et la relation à l'Autre.

Ressource d'hébergement et d'insertion qui fête cette année ses vingt-cinq ans d'existence, Passages offre à des jeunes femmes en difficulté de 18 à 30 ans une alternative à la rue et à l'exclusion. Michelle Parent, comédienne, metteuse en scène et fondatrice du groupe Pirata Théâtre, y est formatrice en théâtre depuis trois ans. La Maison est sa troisième mise en scène du genre après Panique (également issu des ateliers de Passages et en collaboration avec des actrices professionnelles) et ICI-BAS (avec des aînées du quartier Centre-Sud et des actrices professionnelles).

La mission du collectif Pirata Théâtre consiste à porter la parole et l'imaginaire de voix rarement entendues. La création avec les jeunes femmes de l'organisme Passages s'est échelonnée sur une année, de la conception du texte jusqu'à la mise en forme du spectacle. C'est ainsi que pendant plusieurs mois, ces jeunes femmes se sont appropriées le roman Océan Mer avec leurs imaginaires, leurs corps, leurs voix.

Décors Julie-Ange Breton
Accessionnaires Julie-Ange Breton, Monica Mandujano et les femmes de Passages
Lumière et direction technique Renaud Pettigrew
Vidéos Frédéric St-Hilaire
Environnement sonore Jean-Sébastien Roux.
Régie Andrée-Anne Garneau
Crédit photo Maude Perrin



Du vendredi 11 au dimanche 13 novembre 2011, cahier WEEK-END

LA MAISON

Squattant un appartement sans fenêtre, des jeunes femmes font de la mer un placebo qui pourrait les sauver, ou les noyer une fois pour toutes... Un collectif des participantes aux ateliers de l'organisme Passages (qui soutient les jeunes femmes en difficulté) et de Michelle Parent (de Pirata Théâtre), librement inspiré du roman *Océan Mer* d'Alessandro Baricco.

Salle Fred-Barry, jusqu'au 12 novembre

La mer salvatrice

Publié par **Félix Delage-Laurin** le 11 novembre 2011

Critiques Théâtre

0 PARTAGES | 0 | 0 | 0 | Share 0 | Pin it

Présentée au Théâtre Denise-Pelletier, la création *La Maison* met de l'avant des jeunes femmes en difficulté du centre d'hébergement Passages, ayant réadapté à leur manière le roman *Océan mer* d'Alessandro Baricco. Ce projet est mené par la metteure en scène et ex-studiante à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, Michelle Parent.

Avant toute chose, comprenons que la démarche avouée de cette création en était une de parole. On voulait donner l'opportunité à ces jeunes femmes en difficulté de s'exprimer par le biais du théâtre en nous livrant leur interprétation de l'œuvre de Baricco, à la lumière de leur vécu bien particulier.

Cela dit, on ressort de la création avec une satiété partiellement assouvie. On aurait certainement voulu en entendre et en voir plus sur ces jeunes femmes. On ne peut empêcher un sentiment mi-figue mi-raisin de nous habiter lorsque les projecteurs s'éteignent.

Il est vrai, il faut en convenir, que l'idée en soi du projet était un exercice de style risqué. On s'inspirait d'un roman extrêmement riche et complexe, aux ramifications multiples, où il était facile d'emprunter des directions différentes. Il semble évident que la metteure en scène Michelle Parent, avec son bagage culturel et scolaire solide, désirait recréer l'émotion et la réflexion que la lecture de ce roman avaient suscitées en elle. Or, cela s'est parfois fait au détriment de l'interprétation des jeunes femmes, qui n'ont peut-être pas eu toute la place qu'elles auraient pu avoir dans le rendu final.

Ainsi, la symbolique était au rendez-vous dans *La Maison*, de même que les silences et les non-dits. Les entrées et les sorties répétitives des comédiennes, où bien souvent aucune parole n'était prononcée, laissaient une grande place à notre interprétation. Il semble que ces longs moments éloignaient *La Maison* de sa vocation originale. Rappelons que nous étions ici au sein d'une expérience très particulière avec des femmes n'étant pas toutes comédiennes. Le but premier était de les mettre de l'avant, avec leur vision. Il semble que l'on tentait parfois d'imposer une profondeur obligée à la pièce, alors que le roman de Baricco en lui-même est déjà énormément riche. La nécessité de ces procédés n'était pas souvent claire et enlevait du rythme à la production.



Crédit photo: Maude Perrin

Heureusement, cela ne teintait pas la création en entier. Quand les jeunes femmes enfin s'exprimaient, on se retrouvait face à une situation terre à terre, du concret et plus d'authenticité aussi. Le vécu de ces femmes nous sautait alors en plein visage, sans fard, au moyen des dialogues et des personnages qu'elles s'étaient créés. Leurs paroles étaient remplies d'un humour lumineux et vivant, presque enfantin, témoin d'un instinct qu'on n'avait cette fois pas cherché à modifier. On se retrouvait face à un diamant brut. La mouette créée de leurs mains et dont elles imitaient le cri ou encore le lever du jour et de la nuit, symbolisé par des constructions en carton, ne sont que quelques exemples qui nous viennent en tête. Ces créations faisaient chaud au cœur et, sourire en coin, nous dévoilaient l'inventivité des jeunes femmes. Et que dire de leur capacité à traiter simplement des thèmes complexes de Baricco, comme la recherche des limites de toutes choses? On se sent investi de la quête d'une des femmes qui, après avoir étudié les limites du coucher de soleil et de la dépression, étudie maintenant celles de la mer.

Notons l'excellence de la vidéo illustrant les rêves et la mer. Ces magnifiques animations alliant aussi le collage laissaient notre cœur voguer au rythme des vagues. Les décors épurés, ajoutés aux éclairages efficaces et dosés, se doivent aussi d'être mentionnés.

Deux images se gravent dans notre mémoire. D'abord, il y a celle de toutes ces femmes qui fument pour « créer » du brouillard, doublé d'un éclairage en plongée. On aurait dit le tableau du Radeau de La Méduse. Magnifique.

Puis, il y a l'image finale, où les femmes contemplant la mer, sur le grand écran, dos au public. On ressent la nouvelle et éternelle union des femmes, alliées vers la même destinée. Une scène très simple et pourtant emplie d'une grande charge poétique.

« Ce sont les désirs qui vous sauvent », scandent une des femmes de la pièce. Cette création est sans aucun doute le rendez-vous et le résultat de plusieurs désirs enchevêtrés. Ces désirs auront poussé ces femmes brisées, un peu plus haut, un peu plus loin, unies, vers un accomplissement dont elles ne peuvent être que fières.

**

À voir, jusqu'au 12 novembre, à la Salle Fred-Barry du TDP.

LA MAISON

Un refuge au bord de la mer

par Marilou Craft

Pirata Théâtre désire pirater le théâtre, l'emmener hors des voies habituelles, là où il n'ose généralement pas se rendre. Manœuvré par Michelle Parent, directrice artistique de la compagnie, le bateau de Pirata est mu par une « volonté d'interférence », de brouillage des conventions, d'intégration de ce qui est souvent évacué de la production artistique contemporaine. La semaine dernière, Michelle Parent amarrait Pirata au bord de la mer pour poser pied dans *La Maison*, à la salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier.



La maison du titre, c'est d'abord celle qui est représentée sur scène. Surplombant le rivage, anonyme et un peu délabrée, elle se fait toutefois accueillante et héberge, sans la moindre discrimination, toute femme qui y échoue - que ce soit volontairement ou simplement par hasard. Chacune de ces femmes porte en elle un vécu qui, dans certains cas, se révèle discrètement et, dans d'autres, demeure un mystère. Ces femmes apprennent timidement à cohabiter dans un même espace, se côtoyant sans trop se heurter les unes aux autres. Lorsqu'une nouvelle jeune femme s'installe dans ce petit écosystème pour y étudier les limites de la mer, elle crée, sans s'en douter, des liens entre ces femmes, tissant une courtepoinie bigarrée avec chacune de leurs histoires. Or, comme le paysage éternellement inachevé de la peintre dans sa baignoire, l'illusion n'est jamais parfaite. Le fil demeure toujours visible, les pièces se joignant sans jamais se fondre les unes dans les autres, comme des Polaroids disparates rassemblés dans une même boîte.

La visibilité de ce fil fait en sorte qu'il est impossible d'oublier la nature du projet de *La Maison*. Car cette maison représentée en scène, elle est surtout à l'image de Passages, une « ressource d'insertion et d'hébergement pour jeunes femmes en difficulté », un endroit où des jeunes femmes confinées à la rue et à l'exclusion sociale peuvent, à leur propre rythme, se redéfinir et réapproprier une identité sociale. Le projet de *La Maison* a mûri en Michelle Parent alors qu'elle donnait des ateliers de théâtre à ces « passagères ». Était-il possible de bâtir, avec ces femmes habituées à vivre au jour le jour, un projet à plus long terme ? C'est ce que la metteuse en scène a vérifié en élaborant, avec les participantes de Passages, une série d'ateliers et d'improvisations autour d'un seul thème : le roman *Océan mer* d'Alessandro Baricco, où la mer, omniprésente, est autant capable de faire rêver que de tuer. Le projet mène rapidement à un cul-de-sac : l'imaginaire de la mer, chez ces jeunes femmes, brille par son absence. Elle est inaccessible, trop loin pour s'y rendre sans peine et sans argent, et représente un rêve impossible, un Paradis interdit. Une trentaine de femmes, au total, ont réfléchi au sujet dans tous les sens en passant par les ateliers de Michelle Parent, aucune n'étant tenue de tenir le projet jusqu'à son aboutissement. Au final, six jeunes femmes de Passage partagent la scène avec cinq comédiennes de formation. La présence de ces femmes en scène ne tient donc qu'à un fil. « À partir de là », avoue Michelle Parent, « c'est sûr, tout peut arriver le soir du spectacle, mais ça ne me dérange pas. C'est ça l'esthétique que j'ai choisie. C'est hyper casse-gueule, mais tant mieux ! On ne viendra pas nécessairement pour voir un bon spectacle, dans le sens de performances renversantes d'actrices, mais pour vivre une expérience ensemble, pour être touchés ».

Le résultat final parvient effectivement à relever ce défi. Son esthétique plutôt bricolée parvient à former un tout cohérent que les superbes projections vidéo, aux allures de collage, supportent admirablement. Sirènes en papier au bout de cannes à pêche, poissons et mouettes en papier mâché, baignoire vide, tête de scaphandre, pans de tissu et autres bricolages parfois ingénieux - comme ces magnifiques méduses confectionnées avec des parasols - sont autant de traces de ces ateliers autour des mots de Baricco, avec des femmes dont le langage théâtral est visiblement étranger. Même si certains éléments du roman demeurent présents dans *La Maison*, cette dernière en est pourtant son envers. Là où la véritable mer se faisait poésie, c'est ici de la poésie des images scéniques pourtant toutes simples que naît la mer. Celle-ci, malgré son absence, surgit de l'impossibilité de retracer le début et la fin des choses, de définir l'indéfinit, de capturer l'insaisissable. Malgré la charpente apparente de cette maison, malgré la grosseur du fil qui tisse ses pans, cette poésie de l'image est indéniable et la finale, superbe, prouve à elle seule la nécessité du projet de Michelle Parent et de son Pirata Théâtre.

La maison

Texte : Collectif des participantes des ateliers de l'organisme Passages et de Michelle Parent, librement inspiré du roman *Océan Mer* d'Alessandro Baricco. Mise en scène et accompagnement : Michelle Parent, assistée de Mireille Camier. Décors : Julie-Ange Breton. Accessoires : Julie-Ange Breton, Monica Mandujano et les femmes de Passages. Lumières : Renaud Pettigrew. Vidéos : Frédéric St-Hilaire. Environnement sonore : Jean-Sébastien Roux. Avec : six jeunes femmes de Passages ainsi qu'Annie Valin, Catherine Cédilot, Leila Thibeault-Louchem, Mireille Camier et Véronique Pascal. Une production de Pirata Théâtre, en partenariat avec l'organisme Passages, présentée à la Salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier du 9 au 12 novembre 2011.

**LA
PRESSE**

Le mercredi 9 novembre 2011, cahier ARTS, la UNE

www.lapresse.ca/arts MONTRÉAL MERCREDI 9 NOVEMBRE 2011



Le mercredi 9 novembre 2011,
Cahier ARTS, p.6

De la rue aux planches



À quelques jours de la grande première, les comédiennes professionnelles et les participantes de Passages, dont Émilie Perreault (au centre, par terre) et Marilene Desaulniers (à l'arrière, assise sur un tabouret) répètent quelques scènes de *La maison*.

PHOTO: MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE



SILVIA GALIPEAU
La Presse

Suivre

DU MÊME AUTEUR

[Les femmes trinquent... trop?](#)

[Sacrer, c'est bon pour la](#)

[Quand séparation rime avec libération](#)

«No stress. Prends une grande respiration. Pas besoin de vérifier sur ton iPhone. T'es capable. T'es capable sans fillet!»

Nous sommes dans un petit local. Une dizaine de filles répètent, à quelques jours de la générale. Mais pas n'importe laquelle: ici, ce sont à la fois des filles de la rue et des professionnelles qui vont monter sur scène. Ensemble. Dans un même spectacle. Et pas n'importe où: quatre soirs à la salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier.

Mais la tension (et l'excitation!) est palpable. «O K., no stress!» répète la jeune femme, visiblement toujours aussi stressée. Elle reprend. Son texte coule enfin. Impeccable. «Laissez-moi deviner, vous avez entendu parler de la cure miracle et c'est ici que vous êtes venus, récitez-t-elle, un peu vite, mais cette fois sans accroc. Vous y êtes allés avec la rumeur, parce que ça a l'air que tous ceux qui sont passés par là, quand ils sont revenus, ils allaient mieux. Aller mieux, c'est urgent, je comprends...»

Un texte à leur image

Le texte, c'est elles qui l'ont écrit: une trentaine de filles de Passages, un centre d'hébergement et d'insertion pour jeunes femmes en difficulté. S'inspirant du roman *Océan Mer* d'Alessandro Baricco, elles ont travaillé d'arrache-pied pendant plus de 200 heures pour accoucher d'une pièce à leur image, *La maison*. «Moi, j'ai toujours dit que cette maison, ça aurait pu être Passages», résume à cet effet la metteuse en scène, adaptatrice et instigatrice du projet, Michelle Parent, qui donne des ateliers de théâtre à Passages depuis trois ans maintenant. «Je suis partie d'un roman, explique celle qui précise n'être ni intervenante ni art-thérapeute, mais plutôt artiste. Parce que je trouvais important d'avoir un élément extérieur. Je ne voulais pas qu'on parle juste de marginalisation. Je voulais qu'on s'en éloigne. Et le roman nous a permis de nous propulser dans l'imaginaire.»

Ainsi, tout comme dans le texte de Baricco, *La Maison* raconte l'histoire d'une série de personnages qui se réunissent dans une maison pour être sauvés. Mais à la différence du roman, *La maison* n'est pas ici sur le bord de la mer. «Moi, je parlais beaucoup de la métaphore de la mer et de son immensité pendant les ateliers, poursuit-elle, et puis à un moment donné, les filles ont mis leur poing sur la table: arrête avec la mer, on ne sait même pas c'est quoi! On ne l'a jamais vue!» De là naissait le concept même de la pièce, leur pièce: «Des personnages qui croient tous que la mer peut les sauver, mais qui ne la connaissent pas. Ils ne voient pas la mer, alors ils la font, dans la maison. C'est une mer artisanale.»

Sortir du milieu du théâtre

C'est la troisième fois que Michelle Parent travaille ainsi avec des comédiens non professionnels (elle a monté un premier spectacle avec des filles de Passages, et un deuxième avec des personnes âgées). En fait, elle a fondé le collectif Pirata Théâtre précisément pour la cause: «Sortir un peu du milieu du théâtre, explique-t-elle. Sur scène, dans les salles, c'est souvent juste des gens de théâtre. Moi, j'avais besoin de chercher d'autres voies. J'avais l'impression qu'il y avait un certain hermétisme dans le monde du théâtre. On refait le monde sur scène, on parle de tellement de sujets! J'avais besoin d'aller voir, d'aller entendre des gens qui n'ont pas accès à la scène.»

Non, le travail n'est pas toujours facile, avoue-t-elle. «Quand les comédiennes ont une vie instable, c'est dur de se projeter dans l'avenir. Parfois, elles ne savent même pas où elles vont dormir le soir même! Il a donc fallu gagner leur confiance, créer un sentiment d'appartenance, et puis surtout générer un engagement de leur part. Certaines n'ont assisté aux ateliers qu'une seule fois. D'autres sont restées plusieurs mois. Sur scène, ce soir, elles seront cinq, en plus des comédiennes professionnelles.

Fières d'avoir réussi

«Moi, je rêve d'être comédienne. Je suis vraiment fière de moi d'avoir été capable d'avoir un rôle. En plus, mes grands-parents vont venir me voir à la grande première, confie Émilie Perreault, 27 ans, qui en est ici à son grand baptême de la scène. Pour moi, le théâtre, c'est le bonheur!»

Marilene Desaulniers, 22 ans, enchaîne avec le même enthousiasme. «Le théâtre me permet de m'évader. De sourire, explique la jeune fille, enceinte jusqu'aux oreilles. Ça m'a vraiment donné confiance en moi.»

Michelle Parent n'en doute d'ailleurs pas: l'expérience a certainement fait évoluer les filles «par la bande». «Elles prennent peut-être plus soin d'elles, pour s'assurer d'être là le soir. Nous, cette semaine, on s'assure qu'elles aient un endroit où dormir, un bon repas. Depuis le début, les répétitions offrent aussi quelque chose de structurant, on a des devoirs, on dépend tous de tout le monde. Le sentiment d'appartenance est très fort.»

N'empêche qu'au-delà du travail certes «communautaire», la metteuse en scène espère que le public retiendra surtout autre chose: l'oeuvre. «Je suis très consciente que le spectacle a quelque chose d'événementiel. Mais j'espère qu'en sortant, le public se sera fait raconter une histoire. Malgré les maladrotes. J'aime pas dire ça, mais j'aimerais que les gens n'aillent pas juste voir, entre guillemets, une oeuvre de bienfaisance. J'aimerais qu'on dépasse cette étiquette et qu'on voie la couleur de l'imaginaire de ces filles-là.»

La maison, une production du collectif Pirata Théâtre en partenariat avec Passages, du 9 au 12 novembre, à la salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier. Complet ce soir. Réservations requises au 514-253-8974 ou sur le réseau Admission au 514-790-1245

Femmes de théâtre

Des femmes de la rue montent sur la scène du TDP



■ PHILIPPE BEAUCHEMIN

BEAUCHEMINP@TRANSCONTINENTAL.CA

« J'aimerais que les spectateurs oublient qu'ils regardent des femmes qui ont fait la rue et qui sont marginales. Je voudrais qu'ils voient plutôt l'être humain sur la scène, naturel, sans filet,

des comédiennes professionnelles, le temps d'offrir quatre représentations de la pièce *La Maison* (9 au 12 novembre).

« Je ne voulais pas monter un spectacle sur la rue et ses problèmes. Ça ne me tentait pas du tout. Je voulais plutôt leur donner la parole sur autre chose, montrer que ces femmes sont courageuses, curieuses et qu'elles peuvent parler de n'importe quoi. D'art et de littérature, dans un langage beaucoup plus poétique que les gens peuvent penser », dit Mme Parent.

La jeune comédienne a donc fait lire le livre *Océan Mer*, d'Alessandro Baricco et a recueilli les propos des femmes, leurs impressions. Tel fut le point de départ de la construction de la pièce *La Maison*.

« Dans ce livre, les personnages, des naufragés, se retrouvent tous dans une pension et échangent, parlent, même s'ils ont des caractères différents. Ils essaient de renaître, de reprendre contact. Les femmes de la pièce se sont reconnues. On a donc improvisé à partir de cela, on a transformé la pension en appartement, et le bord de la mer en... appartement en plein Montréal! »

La mer à Montréal? « Dans le livre, elle était pratiquement un personnage, explique Mme Parent. Dans la pièce de théâtre, elle devient un rêve, un but à atteindre. En fait, la mer représente tout ce qui manque à ces femmes, si différentes l'une de l'autre. Elles veulent donc la construire, la créer, elles lui donnent une importance démesurée, pensent que la mer pourra les sauver. »

Les jeunes femmes de l'organisme Passages ont travaillé pendant une année sur les textes, les accessoires et la mise en forme du spectacle. Des rencontres, des échanges, des avancées qui culmineront ce 9 novembre en première théâtrale. « On sait quoi faire, on a prévu des scénarios catastrophes, mais on n'en aura pas besoin. On est prêt! », affirme la metteuse en scène.

En pleine répétitions, les femmes de l'organisme Passages monteront sur scène du 9 au 12 novembre.

(Photo: Alarie Photos - Jacques Pharand)

faisant du théâtre. »

Voilà le souhait de Michelle Parent, comédienne, metteuse en scène et fondatrice du Pirata Théâtre et qui est à la base de ce projet artistique. Un projet qui permet à des femmes ayant connu les difficultés de l'itinérance et de la marginalisation de monter sur la scène du théâtre Denise-Pelletier et de la partager avec

La pièce est présentée à la salle Fred-Barry, du théâtre Denise-Pelletier, du 9 au 12 novembre. Information : www.denise-pelletier.ac.ca.

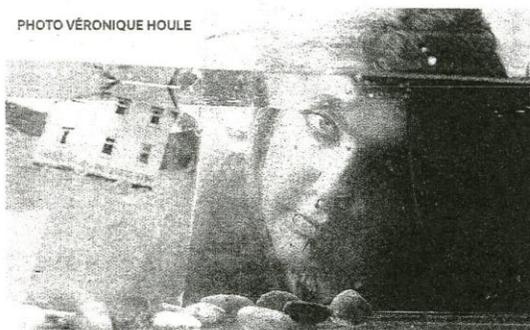
24H
4-6 NOVEMBRE 2011

LA MAISON

Espoir et guérison

Pirata Théâtre présente cette création collective issue d'ateliers donnés à des jeunes femmes marginalisées bénéficiant des services de la Maison Passages. Une pièce librement inspirée du roman *Océan Mer*, de l'écrivain italien Alessandro Baricco.

PHOTO VÉRONIQUE HOULE



PASCAL GAUTHIER
24 Heures

« Engager des non-professionnels est un choix artistique. Travailler avec des personnes qui sont marquées dans leurs corps, leurs voix et dans leur perception des choses par des vies hors normes vient questionner la norme ambiante au théâtre et son hermétisme, » écrit le collectif Pirata Théâtre, initié par Michelle Parent.

Engagée par l'organisme Passages, ressource d'insertion et d'hébergement pour les jeunes femmes en difficultés, cette comédienne de formation a vite constaté, au fil des ateliers de théâtre qu'elle y donnait, qu'il y avait là « une parole à porter hors des murs. » Après une première expérience avec le labo public *Panik*, en 2009, l'entreprise d'une création « de plus grande envergure » s'est avérée possible.

« Il y a toute une partie du roman *Océan Mer* qui parle d'un naufrage triste et terrifiant. Mais dès le départ, les filles m'ont dit : 'on ne veut pas parler de naufrage. Les gens vont se dire qu'on est des naufragées... Nous, on veut mon-

trer quelque chose de beau', » raconte Michelle Parent, qui ne désirait pas non plus créer une pièce autour de leur situation de femmes marginalisées, ou de tout ce que nous évoque le milieu de la rue. « Donc c'était important de partir d'un élément extérieur qui pouvait les emmener ailleurs que leur vie quotidienne, d'où ce roman. Car de toute façon, leur imaginaire et leur façon de voir la vie sont déjà teintés de leurs expériences... »

Bord de mer

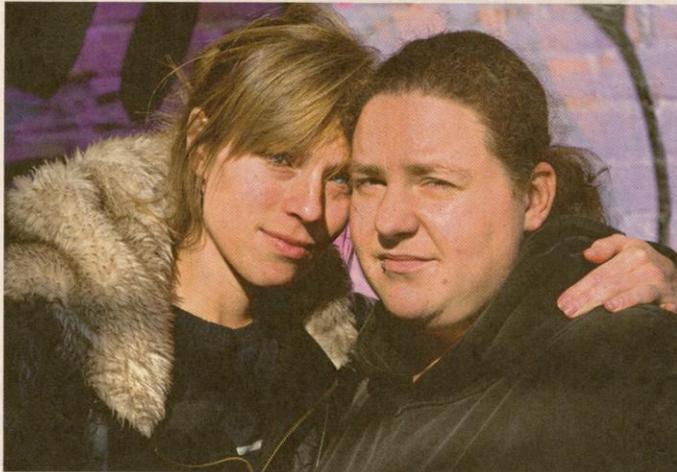
Au final, cinq jeunes femmes ont finalement formé le « noyau dur » de cette création. Cinq « non-actrices » qui partageront la scène avec cinq comédiennes professionnelles. Du roman de Baricco, elles se seront donc plutôt inspirées de cette partie où des gens se retrouvent dans une sorte d'auberge sur le bord de la mer, croyant que cette immense force de la nature peut guérir corps et âmes blessés... « Cet endroit me faisait un peu penser à la Maison Passages, un endroit "pour prendre congé de soi-même" », ex-

plique Michelle Parent.

Des exercices d'écritures et d'improvisations seront donc nés de nouveaux personnages qui, croyant en cette idée que « le bord de la mer » possède des vertus curatives miraculeuses, mais n'ayant pas les moyens de « se le payer », décident de s'en bricoler un dans leur logement, en centre-ville...

« Pour moi, cette histoire nous parle du rapport à l'autre. Ces filles sont toutes des petites solitudes qui attendent que la mer les sauve. Mais ce qui les sauve finalement, ce sont les rencontres entre elles les échanges et non cette immensité devant soi, qu'on attend et qu'on cherche à définir... », dira celle qui ne voit pas son travail comme étant « une aide », mais plutôt comme « un accompagnement ». Un processus de création et d'engagement qui, comme ce fameux « bord de mer », s'il ne fait pas de miracle, semble pouvoir initier quelques cheminement bénéfiques.

Salle Fred-Barry,
9 au 12 novembre



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Michelle Parent (à gauche) fait une sorte de théâtre qui donne la parole à des voix que l'on n'entend pas souvent, comme Mauve, qui fréquente la maison Passages.

Du théâtre par des femmes en difficulté

L'organisme Passages et Pirata Théâtre présentent *La maison* au théâtre Denise-Pelletier

CAROLINE MONTPETIT

Pour monter une pièce de théâtre avec les jeunes femmes en difficulté de l'organisme Passages, à Montréal, Michelle Parent avait choisi le texte du roman *Océan-mer* de l'auteur italien Alessandro Baricco. C'est l'histoire de divers personnages qui tentent de prendre congé de leur vie, passagèrement, ou de reprendre des forces devant la mer et grâce à elle.

Mais lorsqu'est venu le temps de réécrire la pièce avec les femmes de Passages, il s'est avéré que la majorité d'entre elles n'avaient jamais vu la mer. Il a donc fallu s'inventer une autre mer, symbolique, à grands coups de couverture, de peinture, de poissons. Et la pièce a alors pris un autre nom, pour s'intituler *La maison*.

Pour une femme comme Mauve, qui fréquente la maison Passages depuis neuf ans à cause, entre autres, de problèmes de toxicomanie, les ateliers de la maison Passages, de théâtre et d'écriture, sont effectivement une occasion d'oublier ses problèmes, durant quelque temps.

Pour la clientèle de Passages, c'est aussi une occasion de se stabiliser, de répondre à une certaine routine. «*Je suis une des rares qui tiennent un agenda*», dit Mauve, qui suit des cours comme bénévole auprès d'Ambulance Saint-Jean, qui s'est inscrite à un diplôme d'études professionnelles pour devenir infirmière auxiliaire, mais qui n'a toujours pas de domicile vraiment fixe. «*Pour l'instant, je vis chez mon père, mais je ne sais pas pour combien de temps*», dit-elle.

Depuis le début des ateliers entourant *La maison*, une trentaine de femmes ont participé aux ateliers. Aujourd'hui, il en reste cinq, qui sont par ailleurs jumelées avec des actrices professionnelles, qui participeront aussi au spectacle. En cours de route, certaines femmes sont retombées dans le chaos, tandis que d'autres se sont trouvées un emploi.

Histoire triste

L'organisme Passages accueille depuis plus de 20 ans des jeunes femmes en difficulté de 18 à 30 ans. Au fil des années, le profil de ces femmes s'est énormément diversifié, et on y accueille désormais autant des femmes aux prises avec la prostitution que des femmes enceintes ne sachant pas où aller, des femmes battues, des femmes toxicomanes, ou encore des femmes souffrant de problèmes de santé mentale, une clientèle en croissance d'ailleurs, selon Mauve et Michelle Parent.

Sur le site de la maison, dont l'adresse est confidentielle, on apprend que 100 % des femmes hébergées à Passages sont pauvres, que 100 % d'entre elles sont sans abri, que 80 % ont connu un «placement», que 30 % sont en contact avec leur famille alors que 25 % sont en rupture avec elle, que 55 % ont un problème de consommation de drogue, dont 25 % par injection, que 50 % ont vécu de la violence, que 50 % disent avoir un problème de santé mentale non traité, que 25 % sont mères et n'ont pas la garde de leur enfant et que 15 % sont enceintes.

«*Si on avait demandé à ces femmes d'écrire une pièce de théâtre à partir de leur expérience personnelle, cela aurait été une histoire triste*», dit Michelle Parent. «*Ça se serait passé sur la rue Sainte-Catherine*», ajoute Mauve.

Par l'entremise de la maison Pirata Théâtre, Michelle Parent fait une sorte de théâtre qui donne la parole à des voix que l'on n'entend pas souvent. Elle a mené plusieurs projets en collaboration avec Passages. «*Mais je pourrais tout aussi bien faire du théâtre avec des chauffeurs de taxi*», dit-elle, souriant de ses beaux yeux bleus comme la mer.

Le spectacle *La maison* sera présenté du 9 au 12 novembre à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier.

« Prendre congé de soi-même » pour mieux se retrouver

Publié par **Félix Delage-Laurin** le 3 novembre 2011

Entrevues Théâtre

0 PARTAGES | 0 | 0 | 0 | 0 |

La salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier sera l'hôte dès le 9 novembre prochain de la pièce de théâtre *La Maison*, une production du collectif **Pirata Théâtre**. Créée en étroite partenariat avec l'organisme montréalais **Passages**, cette œuvre originale est le fruit du travail de jeunes femmes en difficulté se servant du théâtre comme expression de leur identité. Rencontre avec l'investigatrice de cet audacieux projet, la comédienne Michelle Parent.

D'entrée de jeu, la jeune femme surprend par la maturité et la lucidité émanant de ses propos, laissant entrevoir une curiosité assumée. Cette ancienne élève de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM nous confie que lors de sa sortie des bancs d'école en 2005, le milieu théâtral dans lequel elle baignait ne lui suffisait pas. « Je me questionnais sur l'hermétisme du monde des arts. Je me demandais comment aller chercher les gens que je ne connaissais pas. J'ai une grande curiosité du genre humain. J'avais envie de partager mes questionnements et conceptions d'artiste avec d'autres gens, hors du milieu théâtral. », explique-t-elle.



Michelle Parent, comédienne, metteure en scène et diplômée de l'École Supérieure de Théâtre de l'UQAM

Dès lors, elle crée Pirata Théâtre, un collectif de comédiens et comédiennes à qui elle fait appel pour mettre sur pied les projets qui l'habite. « La raison d'être du collectif est de porter des voix que l'on entend jamais », précise-t-elle. Elle présente une première pièce de théâtre, intitulée *ICI-BAS*, en collaboration avec des personnes âgées d'un quartier défavorisé de Montréal. L'expérience s'avérant intéressante et enrichissante, elle poursuit plus loin son cheminement et décide d'offrir des ateliers de théâtre aux jeunes femmes en difficulté qui gravitent au centre d'hébergement montréalais Passages. Ces femmes, pour la plupart issues de la rue, piquent la curiosité de la jeune femme. « J'avais des préjugés romanesques sur les gens de la rue, je les percevais comme des révolutionnaires, des battants », explique-t-elle. Ses préjugés sont rapidement confrontés. « En fait, ce sont des gens comme nous, avec les mêmes préoccupations », ajoute-t-elle. Au fil des divers ateliers de trois heures, un lien émotionnel étroit se tisse entre la comédienne et « les filles » de Passages.

Dès les premiers ateliers, la comédienne entretient l'idée de créer une pièce de théâtre, qui serait adaptée par ces femmes. Par contre, elle désire partir d'un point extérieur, étranger au monde dans lequel elles vivent constamment. « Quand on est en difficulté, on a souvent tendance à dire sans cesse comment on a été écorché par la vie. Ces filles sont habituées à parler de leurs problèmes. J'avais le goût de les sortir de leur quotidien et du rôle dans lequel on les confine », confie Michelle Parent.

Ce point extérieur, ce sera le roman *Océan mer*, de l'auteur italien Alessandro Baricco. On y relate les destins de sept personnages voyant la mer comme une réponse à leurs quêtes existentielles respectives. Ces destins s'entrelaceront alors qu'ils séjourneront tous à la pension Almayr, située sur le bord de la mer. « C'est un des livres que j'ai lu le plus souvent dans ma vie. Une des choses qui me frappe, c'est que ces gens attendent tous quelque chose de la mer, comme si la mer allait les sauver, alors que finalement, ce qui les sauve, c'est la réunion de tous ces êtres ensemble. C'est par les rapports humains, qu'ils ne cherchent pas nécessairement en premier lieu, qu'ils sont sauvés », relate la comédienne.

Au fil des ateliers, Michelle Parent présente des extraits du roman aux jeunes femmes, qui sont appelées à commenter, à créer des improvisations et à éliminer des parties du roman. Elles se réapproprient à leur façon le livre, selon leurs vécus personnels et leur vision bien particulière de la vie. « La pension Almayr me faisait penser à la maison Passages, où les gens, comme dans le roman, viennent « prendre congé d'eux-mêmes ». J'ai raconté aux filles ce qu'était la pension, et elles-mêmes, elles ont fait le lien avec leur maison, la maison Passages », précise-t-elle.

Michelle Parent confie que « définir » la mer fut une étape plus ardue dans la démarche. La comédienne explique que la mer est un personnage à part entière dans le roman de Baricco, et contient en elle une grande charge poétique, voire mystique. La mer vient chercher de multiples émotions chez le lecteur d'*Océan mer*. « Lorsque je demandais aux filles de me montrer leur définition de la mer, leur vision était toute autre. Elles me montraient des images de bikinis, de pina colodas. Elles ont péché leurs cochons, parce que pour la plupart, elles n'avaient jamais réellement vu la mer, faute de moyens. Leur seule vision était celle véhiculée par les revues », souligne-t-elle. Michelle Parent s'est donc adaptée : « On a viré l'histoire à l'envers en conservant les quêtes des personnages, mais en considérant que ces personnages n'ont pas accès à la mer. Donc, notre pièce se déroule dans un appartement, où on a tenté de transporter l'immensité de la mer », explique-t-elle.

Michelle Parent confie que ce projet a des impacts considérables dans la vie de ces femmes en difficulté. « Je sens qu'elles apprennent à prendre soin d'elles. Elles prennent les moyens d'aller jusqu'au bout, d'être là pour la présentation finale. Cela implique qu'elles mettent de l'effort pour savoir où elles dormiront chaque soir et pour aller consulter le médecin lorsque c'est nécessaire », confie-t-elle non sans une certaine fierté dans la voix.

Lors des représentations, elle souhaite que le public se sente inclus dans le processus de création et qu'il aborde la pièce avec un second degré de compréhension. « Je sais que de mettre des femmes en difficulté de l'avant dans une pièce de théâtre, ça fait événementiel. Si on pouvait dépasser cela, pour plutôt se laisser raconter une histoire, je serais vraiment satisfaite », termine Michelle Parent.

La Maison, une production du collectif Pirata Théâtre, en partenariat avec l'organisme Passages.

À l'affiche du 9 au 12 novembre 2011 prochain, à la salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier.

LE DEVOIR

Le mardi 1^{er} novembre 2011 p. B9

THÉÂTRE

Salade froide



MICHEL BÉLAÏR

Ca vous excite, vous, toute cette histoire autour de Shakespeare? Qu'il ne serait pas lui, mais quelqu'un d'autre? Que Shakespeare n'aurait jamais écrit l'œuvre de Shakespeare? Que ce serait plutôt le comte de machin — comme le raconte le réalisateur Roland Emmerich dans *Anonyme* — ou un érudit italien en résidence à la cour — selon la théorie d'un savant universitaire comme on pouvait le lire récemment dans notre cahier Livres — qui aurait été le véritable Shakespeare...

L'affaire court depuis longtemps. Dès la fin du XVIII^e, les érudits se mettent à affirmer que c'est le philosophe Francis Bacon ou encore Christopher Marlowe ou Ben Johnson, deux dramaturges de l'époque dont Shakespeare le comédien a joué certaines pièces, qui est le véritable auteur de l'œuvre dramatique la plus célèbre et la plus jouée de toute l'histoire.

Et pourquoi ces doutes? Parce que l'on disait de Shakespeare le comédien, justement, que c'était un homme sans culture qui parlait «*peu de latin et encore moins de grec*» — on trouvera la phrase dans toutes les encyclopédies en ligne ou non... Que pour écrire ses 37 pièces, des dizaines d'entre elles de purs chefs-d'œuvre, Shakespeare devait être un homme cultivé exceptionnellement doué et presque clairvoyant. Un génie. Un saint. Un king quoi... Pas un fils de pressier comme Michel Tremblay.

Comme si la culture n'était au fond accessible qu'aux gens exceptionnels nés, habituellement, dans la bonne famille au bon moment. Comme s'ils étaient plutôt les seuls à pouvoir viser aussi haut et que les autres, les petits, ceux de la plèbe, n'étaient là que pour apprécier... et se fermer la trappe devant les grands, les vrais. Ceux qui savent et qui vont continuer à vous dire quoi faire sans que vous ayez droit au chapitre — mais voilà que je m'emporte!...

Que le «vrai Shakespeare» ait eu un ongle incarné ou une mauvaise haleine congénitale, qu'il ait été grand, bedonnant ou petit, blond ou chauve et qu'il ait parlé grec ou même lituanien n'a au fond aucune véritable importance. La seule chose qui compte, c'est que les textes soient là! C'est ça l'essentiel, non? Tout le reste ne changera jamais rien au fait qu'*Hamlet*, *Le roi Lear*, *Othello*, *Macbeth* ou *Richard III* sont joués à peu près tous les jours, partout à travers le monde, depuis des centaines d'années. Et bien sûr que certains arrivent même à «*tweeter*» là-dessus...

Nulle part

Que quelqu'un se soit emparé de l'identité de Shakespeare, on s'en contrebalance un peu et même beaucoup passionnément... Mais que Michelle Parent et son Pirata Théâtre s'emparent d'une idée d'Alessandro Baricco, on s'en réjouit.

L'idée en question, elle vient d'*Océan mer*, un texte puissant dont la seule évocation fait surgir, en boucles, le bruit des vagues en arrière-fond au moment où elles se fracassent sur les rochers. Baricco y parle de cet espace risqué, ce lieu de passage dangereux: «*C'est le bord de la mer. Ni la terre ni la mer, un endroit qui n'existe pas.*»

Or il se trouve que Michelle Parent investit beaucoup dans ces lieux de passage risqués puisque sa compagnie — après *Panique*, un collage de textes de Jodorowski, elle proposait *Ici-bas* en 2010 avec Coup de pouce Centre-Sud — s'est donné pour but d'insérer dans ses rangs des non-comédiens pour raconter une

situation d'oppression. C'est du moins ce que raconte le dossier de presse de *La maison*, un spectacle qui prendra l'affiche de la petite salle Fred-Barry quatre soirs seulement dès le 9 novembre. On y raconte l'histoire de sept femmes squattant un appartement sans fenêtres, dans la pension Almayr: «*elles y font de la mer un placebo qui pourrait les sauver ou les noyer une fois pour toutes*». Parmi ces naufragées de la vie, six viennent de l'organisme Passages, un lieu d'accueil qui «*offre une alternative à la rue et à l'exclusion*» aux jeunes femmes de 18 à 30 ans.

D'un strict point de vue théâtral, cela n'apporte rien à la production elle-même; certains seraient même prêts à affirmer tout de suite que cette inclusion implique des risques énormes parce qu'il y a quand même — non? — une petite différence, et souvent une grande distance, entre le théâtre et la vraie vie. Il faudra bien sûr voir le spectacle pour en parler plus longuement, mais il fallait souligner la hauteur de la démarche. Ce type d'emprunt littéraire et cette idée de se servir du concept de la représentation pour creuser à vif des situations inacceptables, ça vaut bien une comédie musicale sur des airs de Noël...

Castellucci chahuté

Ça devait arriver: il y a eu du grabuge autour du plus récent opus de Romeo Castellucci, *Sul concetto di volto nel Figlio di Dio* (Sur le concept du visage du fils de Dieu). Ça s'est passé devant le Théâtre de la Ville à Paris alors que des intégristes religieux ont voulu, dès le soir de la première, le 20 octobre, empêcher par la force les gens d'assister au spectacle. On peut lire sur le site www.theatredelaville-paris.com un texte particulièrement édifiant du Comité de soutien à la liberté de représentation du spectacle de Romeo Castellucci. En voici quelques extraits croustillants de précision...

«*Un groupe organisé d'individus qualifiés d'intégristes chrétiens a tenté à plusieurs reprises d'empêcher l'accès au Théâtre de la Ville en bloquant les portes, en agressant le public, en le menaçant, en l'aspergeant d'huile de vidange, de gaz lacrymogènes et en lui jetant œufs et boules puantes, tandis que leurs complices cherchaient régulièrement à interrompre les représentations au cri de "La christianophobie, ça suffit!"*» Rien de moins!

Les gens du Comité sont bien décidés à ne pas en rester là. «*De tels agissements sont graves*», lit-on encore dans le communiqué signé par l'équipe du Théâtre de la Ville. «*Ils prennent une tournure nouvelle, nettement fascisante. Ces groupes d'individus s'empressent en outre de décréter blasphématoires, de façon automatique, des spectacles qui ne sont dirigés ni contre les croyants ni contre le christianisme. Comme en témoignent de la façon la plus claire les textes de Romeo Castellucci, publiés dans le programme distribué au public et l'interview intitulée "La foi est à mille lieues de l'idéologie" parue dans le journal Le Monde du 27 octobre.*»

Comme si ça ne suffisait pas, le tribunal de Paris vient de débouter le 28 octobre une deuxième demande d'interdiction du spectacle; on se demande quelle tournure prendra la suite des événements. À suivre...

En vrac

■ Dimanche prochain, à 15h, l'Arrière Scène accueillera une nouvelle version de *L'ogrelet* au Centre culturel de Belœil. La pièce de Suzanne Lebeau, créée par Le Carrousel en 1997 en français puis plus tard en anglais, en italien et en espagnol a été reprise un peu partout, entre autres par Christian Duchange de l'Artifice qui en a fait une véritable tragédie lunaire. Cette fois-ci, François Gérard de La Manivelle Théâtre, une compagnie française qui fait rayonner le théâtre jeunes publics québécois chez les cousins depuis 2006, signe la mise en scène.



Le mercredi 11 mai 2011

Des curiosités et des reprises au Théâtre Denise-Pelletier



Anne Millaire fait preuve d'audace en montant *L'illusion de Corneille* où le texte, en alexandrins, sera livré sur le mode du slam. Denis Mercier et David-Alexandre Després font partie de la distribution.

PHOTO: ROBERT SKINNER, LA PRESSE



ALEXANDRE VIGNEAULT
La Presse

[Suivre](#)

DU MÊME AUTEUR

Selena Gomez, de princesse à garçon manqué

[Kathleen Turner, drôle et... directe](#)

[Absences de Carole Laganière: lettre de disparitions](#)

[Avec Stromae, on danse encore!](#)

[Braids : numérique, avec un âme ***1/2](#)

Le fer de lance de la programmation d'un théâtre, c'est bien sûr son ensemble de nouveautés. Faisons les choses à l'envers et parlons d'abord des reprises qui seront présentées au Théâtre Denise-Pelletier ou à la salle Fred-Barry. La saison commence en théâtre musical, façon XVII^e siècle, avec la reprise - pour un soir seulement, le 16 septembre - des réjouissantes *Tabarinades* concoctées par l'ensemble baroque Les Boréades et où musique et commedia dell'arte jouent sur un pied d'égalité.

Peu après, toujours dans la salle Denise-Pelletier, c'est le retour d'//

Campello, pièce simplette

de Goldoni que Serge Denoncourt a mise en scène avec un humour féroce. Le metteur en scène force le trait avec une audace joyeuse qui donne parfois l'impression que ce Goldoni-là se déroule dans le village d'Astérix. À voir. Troisième reprise à signaler, celle, en avril 2012, de *Bigger Than Jesus*, spectacle solo que Rick Miller (qui était de *Lipsynch* de Robert Lepage) a présenté en juin dernier au Quat'Sous.

Nouveautés

L'abondante programmation, qui comprend évidemment celle de la petite salle Fred-Barry, compte aussi son lot de nouveautés et de curiosités. Comme cette version de *L'illusion de Corneille* (en novembre) où les alexandrins seront livrés en mode slam. Anne Millaire signe la mise en scène. Février marquera le retour de Fabien Cloutier et de son personnage mal léché du «chum à Chabot» qui en avait choqué quelques-uns dans *Scotstown...* pendant que les autres riaient à s'en taper sur les cuisses de ses histoires vulgaires, mais moins niaisées qu'il paraît. Son nouveau solo s'intitule *Cranbourne* et semble tirer son nom d'un petit bled de la Beauce.

Curiosité en provenance de Belgique, *Papa est en voyage* raconte en musique l'histoire d'une famille d'immigrants marocains au pays de Brel. «Avec les mots d'un enfant de 9 ans, Hamadi nous envoûte, sur le mode du conte, entre fantasmie et réalité, mais avec une sincérité qui va droit au cœur», a écrit le quotidien bruxellois *Le Soir* au sujet de cette pièce qui sera présentée en octobre à la salle Fred Barry.

En plus de la musique, présente sur les scènes de Fred-Barry et du Théâtre Denise-Pelletier la saison prochaine, on constate que la littérature occupera de nouveau une place de choix dans la programmation. Sébastien Harrisson s'intéresse à l'auteur de *Lettres à un jeune poète dans Musique pour Rainer Maria Rilke* (dirigée par Martin Faucher, en janvier). En mars, Sarah Berthiaume signe le livret d'une version musicale de *La maison de Bernarda Alba* de Federico Garcia Lorca, alors que, dès novembre, Pirata Théâtre signe une adaptation du roman *Océan mer* d'Alessandro Baricco.

Deux autres grands auteurs figurent au programme de Fred-Barry: en septembre, Christian Vézina interprétera *Tout Prévert*, alors que, en mars, Pascal Contamine livre son adaptation de *Gros-Câlin* d'Émile Ajar (Romain Gary). Et ça boucle la boucle puisque ce spectacle est aussi présenté... en reprise.